

gestion des affaires commerciales et industrielles d'Arton.

Tous ces documents vont être examinés par M. l'expert Flory.

M. Marion a été chargé hier de diverses opérations pour retrouver d'autres pièces de comptabilité d'Arton.

CHEVAL EMBALLE

Le prince de Clermont-Tonnerre passait hier matin, en voiture, avenue des Champs-Elysées, quand tout à coup le cheval, effrayé par la trompette d'un mail-coach, s'emballe et partit à fond de train dans la direction de l'Arc de Triomphe.

Le cocher faisait des efforts pour éviter une collision avec les voitures et les omnibus qui sillonnaient l'avenue. Il était, parvenu sans accident, place de l'Étoile; mais là, le coupé heurta une voiture de place qui venait du bois de Boulogne et était conduite par le cocher Mathieu Lamiral.

Les deux cochers furent précipités à terre. Lamiral seul a été blessé; il a une épaule démise et de nombreuses contusions sur tout le corps. Les deux chevaux ont été blessés également.

Le prince de Clermont-Tonnerre n'a eu aucun mal. Après avoir fait donner des soins à son cocher blessé, il est rentré en voiture à son domicile rue du Regard.

L'INFANTICIDE DE LA GARE DE L'EST

M. Albanel, juge d'instruction, s'est rendu hier à l'infirmerie du Dépôt, où il a procédé à l'interrogatoire de Mme Eugénie J... se disant de Chaumont, qui a été, ainsi que nous l'avons dit, arrêtée à la gare de l'Est et qui portait un enfant mort enveloppé dans du papier.

Mme J... a renouvelé ses aveux. Elle habite non pas Chaumont, mais Vitry-le-François.

Une perquisition sera faite demain au domicile de la détenue.

Mme Eugénie J... sera transférée, d'ici deux ou trois jours, à Vitry-le-François, et M. Albanel se désisera de l'instruction au profit du juge d'instruction de cette ville.

Les personnes qui possèdent des objets précieux, tels que bronze d'art, tapisseries, meubles anciens, porcelaines de Saxe et de Sévres, même des objets à partir du douzième siècle, trouveront à les céder au comptant et au-dessus de leur valeur, en s'adressant à MM. Seligmann, 23, place Vendôme, qui se dérangeront même, s'il y a lieu.

LE MEURTRE DE LA VILLETTÉ

Un sieur Jacob Zurich, journalier, âgé de trente-six ans, abordait hier deux agents de service sur le boulevard de la Villette, et leur déclarait qu'il venait de tuer une nommée Alice Monjalon, avec qui il entretienait des relations.

— Rendez-vous chez elle, ajouta-t-il, au numéro 146 du boulevard, et vous la trouverez « raidie ».

Les agents contrôlèrent ces déclarations, et trouvèrent, à l'endroit désigné, la fille Monjalon inanimée, dans une mare de sang.

Elle avait été frappée d'un coup de couteau au sein gauche. La blessure, quoique très grave, n'était pas mortelle, et Alice Monjalon a été transportée d'urgence à l'hôpital Saint-Louis.

Le meurtrier a été arrêté.

PETITES NOUVELLES

La Préfecture de police a été priée par M. Labeyrie, gouverneur du Crédit foncier, de rechercher Mme Ducos, dont les facultés mentales sont affaiblies et qui s'est perdue hier sur les boulevards, où elle se promenait avec un parent.

Agée de quarante ans, Mme Ducos est grande, brune, et porte des vêtements de deuil.

— On a arrêté hier un encaisseur chez M. L..., brasseur, avenue de Clichy. Cet individu, nommé A..., était depuis trois jours au service de son patron: le premier jour, il avait affirmé que des pickpockets lui avaient volé sa caisse; le deuxième, qu'il l'avait perdue, et le troisième, qu'il l'avait bue en joyeuse compagnie.

Des rôdeurs se sont livrés l'avant-dernière nuit à une véritable bataille au couteau et au revolver place d'Italie. Quatre des combattants ont été arrêtés. Trois blessés ont été transportés à l'hôpital de la Pitié.

Léon Brésil

L'abondance des matières nous oblige à ajourner à demain notre « Chronique immobilière » hebdomadaire.

MUSIQUE

THEATRE DE MONTE-CARLO (Principauté de Monaco).

— *Moina*, drame lyrique en deux actes, poème de M. Louis Gallet d'après un récit dramatique de M. Isidore de Lara, musique de M. Isidor de Lara.

Monte-Carlo, dimanche, 5 heures.

Je suis venu ici sur l'expresse demande de M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, et par déférence à certains désirs qui m'ont été gracieusement exprimés. J'y suis venu avec les dispositions que j'apporte invariablement à l'audition des œuvres nouvelles: l'extrême bonne volonté dans l'attention; l'ardent souhait de me rencontrer en face d'une révélation de maîtrise ou tout au moins d'une conception accusant un dessein d'originalité servi par des qualités précises et sincères; le ferme propos de dire ce que je pense. A l'heure où je jette sur le papier ces quelques lignes préliminaires, pas un trait du poème de M. Louis Gallet, pas une note de la partition de M. de Lara ne me sont connus. J'en ignore absolument jusqu'aux tendances. Voici, seulement, de quoi j'ai le droit et le devoir de me souvenir.

Le petit théâtre de Monte-Carlo, construit pour être une simple scène de casino, a manifesté, en ces dernières années, des ambitions éminemment nobles. Annexé à une « cathédrale d'or », il a plu à son directeur, M. Gunzbourg, de l'ériger en chapelle d'art. On y a monté, coup sur coup, la *Hulda* et la *Ghislée* de César Franck, musicien admirable entre les plus fiers, puis la *Jacquerie* d'Edouard Lalo et de M. Arthur Coquard, dont la valeur s'est affirmée depuis à l'Opéra-Comique.

C'étaient là des actes de direction respectables au premier chef. Lorsque je me rappelle, notamment, que sans l'initiative de M. Gunzbourg les partitions du maître Franck seraient encore enfouies dans les tiroirs d'un éditeur, je me sens une vraie reconnaissance pour le théâtre de Monte-Carlo et j'ai, par surcroit, quelque honte à l'idée qu'une œuvre de la hauteur de *Hulda* n'a été encore, en dehors de la Principauté de Monaco, présentée nulle part au public. Ceci est, en moi, un sentiment très net. Je l'exprime nettement, tel que je l'éprouve.

On me dit qu'il se pourrait que, bientôt, à côté du théâtre actuel, aux aménagements non prévus pour la mise à la scène de drames lyriques importants, s'élevât un grand théâtre construit selon les dernières années, où se donneraient des représentations modèle, en d'exceptionnelles conditions. J'en accepte, avec joie l'augure. Les plus bons moyens dont on dispose ici assureront aux compositeurs des possibilités partout ailleurs à peu près introuvable. Tout essaie hardi, toute tentative franche et indépendante, susceptible de marquer dans l'avenir, s'y offrirait en son entière particularité, interprétée par les artistes les plus célèbres de l'Europe, encadrés d'autant de magnificence qu'il conviendrait. Rien, assurément, ne serait plus utile. Je n'oublierai pas que Richard Wagner rêva, un moment, d'un « Bayreuth » sur la Côte d'Azur. Son rêve se réalise de la petite principauté charmante, enchaînant une clarté supérieure. Nous qui n'entrons guère en la « cathédrale d'or », où l'on ne tombe pas, comme dans celle de M. Zola et Alfred Bruneau, des mains de l'enfant Jésus, nous serions accueillis en une autre cathédrale illuminée du futur — un beau songe duquel il n'est permis, jusqu'à nouvel ordre, que d'envisager le mirage.

Présentement, j'ai sous les yeux la distribution des rôles du drame lyrique en deux actes de M. Louis Gallet et de M. de Lara. De beaux noms de chanteurs y brillent. Mme Gemma Bellincioni, chanteuse fameuse au-delà des Alpes et qui s'essaie pour la première fois sur un ouvrage de langue française, tient le rôle principal. Les personnages d'hommes ont, pour les incarner, le ténor Van Dyck, si souvent acclamé à Paris, à Vienne et à Bayreuth; M. Victor Maurel, le créateur de *Falsaffay* et de *Jago*, le Don Juan d'hier à l'Opéra-Comique; Bouvet, l'énergique phénix, l'acteur comprehéhension du *Roi d'Ys* et de la *Jacquerie*; MM. Melchissédec et Boudouresque, deux vétérans de l'Opéra, encore en pleine vigueur de ressources vocales et d'une expérience qui ajoute au prix de leur talent. Il est certain que l'œuvre sera soutenue le mieux du monde. Un tel ensemble sort de tout

comme je suis en passe d'écrire, on peut bien m'apporter la brochure de *Moina*. Je m'empresserai de la lire et réservé à grands traits l'action.

Le premier acte, la fiction nous transporte en un petit village irlandais, au bord de la mer, à l'ombre des falaises du cap Sybil, en vue de l'île verte

de Valentia. Nous sommes en l'an de misère 1796, alors que les habitants de l'Irlande, soulevés contre l'oppression anglaise, n'ont d'espérance que dans la prochaine arrivée d'une escadre de France, venant les secourir. Devant nous défilent des soldats anglais, fiers en tête. Des malheureux s'enfuient; d'autres paraissent, les poings liés, poussés par une impitoyable chiourme. Une sorte de mendiant, skalde attardé, barde de décadence, nommé Kormack, use sa vie à chanter des chansons. Qu'il prenne garde à lui! Sous la domination des puritains, tout refrain est sédilex. Le terrible shériff rôde sur la place avec le capitaine Lionnel. Il s'agit d'étoffer à jamais la révolte, d'arrêter surtout le chef de l'association des « coeurs de chêne », le simple matelot nommé Patrice, un homme entre tous dangereux.

Lionnel, étant soldat, exécutera sans hésiter les ordres qu'en lui donne. On ne saurait voir en lui, néanmoins, un homme cruel. Aux colères du shériff contre les refrains du mendiant Kormack, il répond par un certain scepticisme. A quoi bon s'exaspérer des antiques chants du peuple, immémoriaux comme la voix des brises et les rumeurs de la mer? Les menées d'un Patrice ne le laissent guère moins indifférent. Ce qui l'occupe, au fond, c'est une amourette. Il s'est épris de la petite Moina, la blonde fille d'un tavernier, et Moina a le mauvais goût de lui être rebelle. La jolie paysanne d'Erin est fiancée. Fiancée à qui? — A Patrice lui-même. Bah! du diable si l'entrepreneur capitaine n'a pas raison de cette vertu!...

Seulement, Kormack voit tout — et Kormack est un patriote, un « cœur de chêne », l'ami du matelot. Prévenir Patrice qu'on s'apprête à l'appréhender au corps lui est un jeu. Le jeune homme veut bien s'enfuir, mais pas avant d'être uni à Moina par les liens sacrés du mariage. Juste à cet instant passe le prêtre du village, le Père Daniel, appelé auprès d'un mourant qui réclame le saint viatique pour le voyage éternel. Séance tenante, dans la chapelle, il unira les fiancés et il se rendra, ensuite, où l'attend un auguste devoir.

Incontinent, un rapport d'espion a fait connaître ces choses au shériff. Ses gens s'embarquent à la porte de l'église, guettant Patrice à la sortie.

Soudain, la porte s'ouvre à deux battants. Le Père Daniel paraît, le saint sacrement dans les mains, suivi de deux clercs porte-lumière qui marchent pieusement courbés, en costume de chœur. Tout le monde s'incline dévotement sur leur passage. Aussitôt, les soldats anglais mettent la main au collet d'un paysan, un bouquet à la boutonnière. C'est lui, le fiancé! Mais non: le fiancé était l'un des deux clercs accompagnant le prêtre. Il gravit maintenant la colline. « Tirez sur lui », commande le shériff en fureur. Le capitaine Lionnel, à ce mot, regarde le magistrat en face et, très doucement, lui répond:

Pardon! je ne fais pas tirer sur le bon Dieu!

Tel est le premier acte. La donnée est de pur opéra comique. Le rôle de Kormack, le chanteur populaire, a du reste quelque agrément au point de vue musical et la situation finale se déroule, sans contredit, par un trait ingénieux.

Second acte. Les mariés sont parvenus à finir dans l'île de Valentia. L'humble maison de leur refuge est bâtie près du rivage, en la mélancolie solitaire des grands rocs battus des flots. Moina, seule, rêve, attend, espère, cependant que Patrice dispose tout pour une plus sûre évasion. On devine que les Anglais sont sur sa piste. Kormack veille en vain. Voici Lionnel, acharné à vaincre les dédains de l'Irlandaise, finissant par la découvrir et l'enjolant, la menaçant, la brutalisant enfin. L'Irlandaise se défend avec les armes de son désespoir. Enlacée par le capitaine, elle tire de sa poche un couteau, le lui plonge droit au cœur. Le capitaine, foudroyé, tombe à la renverse. Affolée, Moina, en voulant monter sur sa barque, voit la barque s'éloigner. Patrice, qui survient, la prend en ses bras, rallume en elle l'espérance. Ils fuiront le pays, ils seront heureux.

Hélas! la barque de salut, aux amarres rompues, flotte, là-bas, à la dérive. Les soldats du shériff accourent, traquant des fugitifs, faisant feu sur eux. Moina, la première, est atteinte; Patrice, blessé à mort, chancelle et rend l'âme en chantant l'une des chansons du mendiant, l'hymne *A la Verte Erin*, et Kormack, à genoux, fond en larmes dans le hurlement subit d'un ouragan, pareil à une lamentation de la nature sur le désastre de l'Irlande éprouvée.

Nous voyons, à présent, d'une façon claire, le but des auteurs. Ils ont combiné une action précipitée, où les situations se heurtent et aboutissent, pour ainsi dire dans le temps d'un éclair, aux suprêmes cataclysmes. En ce genre de théâtre on ne se préoccupe point de caractères; on n'a en vue que le développement accéléré de l' anecdote. Le poème de *Moina* est, exactement, conçu selon la formule de *Cavalleria rusticana* et de *La Navarraise*. Il est, sans nul doute, habilement coupé et vivement écrit par M. Gallet, en vers blancs, mêlés par place de vers rimés. Le poète, de toute évidence, s'est efforcé de répondre à un programme dressé par le musicien. Il faut bien que je le dise, pourtant: ce mode de conception dramatique, cette forme de théâtre électrique et anecdotique ne me touchera jamais.

La représentation vient d'avoir lieu. Je puis donc parler de la musique. *Moina* se rattache essentiellement au genre de *Cavalleria rusticana* avec prédominance marquée de l'élément sentimental procédant par épisodes détachés. L'auteur qui est, me dit-on, un chanteur de talent, semble apporter dans la composition les préoccupations et les habitudes de sa virtuosité particulière. Il a un penchant décidé, quelquefois heureux, pour l'effet vocal à tous ses degrés et à la façon des Italiens. Certaines idées intéressantes en elles-mêmes paraissent cependant dérivées de chants populaires d'Angleterre ou d'Irlande.

On souhaiterait à M. de Lara une technique plus sûre et plus souple pour les développements, les harmonies et l'orchestration. Il doit y arriver. Il s'est plu à user de rappels thématiques, mais de simples rappels ne constituent pas une vraie déduction de symphonie au profit d'un drame. La partition de *Moina* comporte quantité de romances d'ensemble et d'épisodes plus ou moins contrastés, mais de facture et de style souvent élégants. La pièce a été exécutée par une magnifique réunion de chanteurs. Quelle fortune pour une œuvre intéressante que le concours d'une tragédie lyrique de la valeur de Mme Bellincioni et d'artistes pareils à MM. Van Dyck, Maurel, Bouvet, Melchissédec et Boudouresque! Ils ont été plusieurs fois rappelés et ont aménagé sur le théâtre l'auteur, qui a pris la parole, toujours à l'italienne.

Le dimanche, 11 h. 50.

La représentation vient d'avoir lieu. Je puis donc parler de la musique. *Moina* se rattache essentiellement au genre de *Cavalleria rusticana* avec prédominance marquée de l'élément sentimental procédant par épisodes détachés. L'auteur qui est, me dit-on, un chanteur de talent, semble apporter dans la composition les préoccupations et les habitudes de sa virtuosité particulière. Il a un penchant décidé, quelquefois heureux, pour l'effet vocal à tous ses degrés et à la façon des Italiens. Certaines idées intéressantes en elles-mêmes paraissent cependant dérivées de chants populaires d'Angleterre ou d'Irlande.

Le dimanche, 11 h. 50.

La représentation vient d'avoir lieu. Je puis donc parler de la musique. *Moina* se rattache essentiellement au genre de *Cavalleria rusticana* avec prédominance marquée de l'élément sentimental procédant par épisodes détachés. L'auteur qui est, me dit-on, un chanteur de talent, semble apporter dans la composition les préoccupations et les habitudes de sa virtuosité particulière. Il a un penchant décidé, quelquefois heureux, pour l'effet vocal à tous ses degrés et à la façon des Italiens. Certaines idées intéressantes en elles-mêmes paraissent cependant dérivées de chants populaires d'Angleterre ou d'Irlande.

Le dimanche, 11 h. 50.

La représentation vient d'avoir lieu. Je puis donc parler de la musique. *Moina* se rattache essentiellement au genre de *Cavalleria rusticana* avec prédominance marquée de l'élément sentimental procédant par épisodes détachés. L'auteur qui est, me dit-on, un chanteur de talent, semble apporter dans la composition les préoccupations et les habitudes de sa virtuosité particulière. Il a un penchant décidé, quelquefois heureux, pour l'effet vocal à tous ses degrés et à la façon des Italiens. Certaines idées intéressantes en elles-mêmes paraissent cependant dérivées de chants populaires d'Angleterre ou d'Irlande.

Le dimanche, 11 h. 50.

La représentation vient d'avoir lieu. Je puis donc parler de la musique. *Moina* se rattache essentiellement au genre de *Cavalleria rusticana* avec prédominance marquée de l'élément sentimental procédant par épisodes détachés. L'auteur qui est, me dit-on, un chanteur de talent, semble apporter dans la composition les préoccupations et les habitudes de sa virtuosité particulière. Il a un penchant décidé, quelquefois heureux, pour l'effet vocal à tous ses degrés et à la façon des Italiens. Certaines idées intéressantes en elles-mêmes paraissent cependant dérivées de chants populaires d'Angleterre ou d'Irlande.

Le dimanche, 11 h. 50.

La représentation vient d'avoir lieu. Je puis donc parler de la musique. *Moina* se rattache essentiellement au genre de *Cavalleria rusticana* avec prédominance marquée de l'élément sentimental procédant par épisodes détachés. L'auteur qui est, me dit-on, un chanteur de talent, semble apporter dans la composition les préoccupations et les habitudes de sa virtuosité particulière. Il a un penchant décidé, quelquefois heureux, pour l'effet vocal à tous ses degrés et à la façon des Italiens. Certaines idées intéressantes en elles-mêmes paraissent cependant dérivées de chants populaires d'Angleterre ou d'Irlande.

Le dimanche, 11 h. 50.

La représentation vient d'avoir lieu. Je puis donc parler de la musique. *Moina* se rattache essentiellement au genre de *Cavalleria rusticana* avec prédominance marquée de l'élément sentimental procédant par épisodes détachés. L'auteur qui est, me dit-on, un chanteur de talent, semble apporter dans la composition les préoccupations et les habitudes de sa virtuosité particulière. Il a un penchant décidé, quelquefois heureux, pour l'effet vocal à tous ses degrés et à la façon des Italiens. Certaines idées intéressantes en elles-mêmes paraissent cependant dérivées de chants populaires d'Angleterre ou d'Irlande.

Le dimanche, 11 h. 50.

La représentation vient d'avoir lieu. Je puis donc parler de la musique. *Moina* se rattache essentiellement au genre de *Cavaller*